

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Madeleine Gagnon, *Chant pour un Québec lointain*, Montréal, VLB éditeur/La Table rase, 1990, 103 p.

par Michelle Dubois

Urgences, n° 32, 1991, p. 124-126.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025654ar>

DOI: 10.7202/025654ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

live



Madeleine Gagnon, *Chant pour un Québec lointain*, Montréal, VLB éditeur / La Table rase, 1990, 103 p.

Quelques rares livres nous font éprouver le plaisir de renaître de nous-mêmes, de glisser de notre nuit tumultueuse vers une aurore qui nous appartient déjà et d'entendre enfin cette musique qui berçait nos songes silencieux. Dans le recueil de Madeleine Gagnon, c'est par le chant que s'effectue cette naissance qui est à la fois retrouvailles et invention. Parole et musique, une voix s'élançait, parcourt les rêves et les réminiscences, voyage en deçà et au-delà, entre hier et demain. Elle nomme, se souvient, crie, murmure, pleure et, en son mouvement, réapprend sa propre langue.

Musique simple beauté des choses
miraculeux tracé patiente forge
je n'éteins pas l'être parlant
même mouche
même grise roche
bouche donnée
sous le pied passant
son chantant (p. 88)

Finale ici, comme en plusieurs poèmes du recueil, parfois intérieure, « Cri du lointain quand seul il geint » (p. 29), la rime n'est qu'un des éléments du chant. Celui-ci renoue aussi avec les refrains traditionnels : vers repris d'une strophe à l'autre (« Bois des berceaux voix des revanches », p. 59 et 60), image posée d'abord et développée un peu plus loin (« poésie vive mort / outre vie », p. 70; et « On a pris la mer outre-vie / on s'est embarqués », p. 71), suite de poèmes au début identique (« Il y a... », p. 39-43; « Dire je... », p. 57-59). Tout en réveillant la mémoire des chants ancestraux où la répétition devenait impulsion, nouveau départ, cette poésie procède aussi par glissements de sons vers l'exploration du sens : « plaintes retenues les plaines / forêts conquises / bois des berceaux voix des revanches » (p. 59). Le lien entre le nouveau et l'ancien est d'ailleurs affirmé on ne peut plus clairement : « on pourrait dire née de l'informe / la forme neuve / mais elle vient on le sait des aires désuètes » (p. 87). De l'aire du pays à l'air du chant, la désuétude n'est plus reniée mais reconnue et

réappropriée par cette voix qui passe elle-même d'abord par l'anonymat du « on » et l'insertion dans le « nous » collectif avant de pouvoir : « Dire je suis femme de ce peuple aimé / dans les mémoires d'ombres oser l'écrire » (p. 57).

Du titre du recueil au dernier vers, « chant du Québec proche et lointain » (p. 103) se développe en effet la relation matricielle entre le pays et la voix. La distance entre la voix qui chante et le nom propre de cette voix, « je », c'est aussi la distance entre les réminiscences, les morts, la terre, et le nom du Québec. Quand la voix peut dire « je vous pleure et chante » (p. 60), c'est la voix du pays qui s'entend, « syllabe vierge sortant de la terre » (p. 83). Car cette voix tournée d'abord vers le passé naissait de celui-ci, et sa parole était dédiée aux images lointaines de l'enfance, des pères et mères, de l'héritage reçu. Il faudra entrer dans la « maison offerte » (p. 35), explorer, nommer les croyances, les objets de culte, les images et les livres saints et reconnaître que « nous sommes de vivants pétroglyphes » (p. 48), porteurs, dans le présent, des inscriptions du passé. La langue de ces inscriptions, « voix dont l'écho vers le silence prend » (p. 24), « langue tarie / dans son lit de prison septante fois sept fois » (p. 25), « fibreuses paroles filles des chairs mortes » (p. 26), c'est aussi celle « des mères qui rêvent et rient les mots / et nous les donnent avec le lait » (p. 30), « de fables lues jusqu'à la lie » (p. 39), « des purgatoires / de plumes et d'encre » (p. 41). L'histoire du pays lointain, « Comme un chemin de croix nos souvenirs / quatorze stances autant d'énigmes » (p. 51) et les quatorze stances du recueil refont en quelque sorte le parcours exemplaire qui mène de la mort à la vie, de l'enfouissement à la résurgence :

Géants quartz des cathédrales
neiges des sables
roses parlantes
dans l'humble église souvenues
un nom d'aurore s'imprime
tendre et bref sorti
des labeurs des peines (p. 101)

Mais il s'agit ici plutôt de reconquête que de miracle. Reconquête du sol des souvenirs, de soi-même, de sa langue. La voix qui sait prononcer le « je » est un « écho des voix perdues défaites voix / remaillées » (p. 59), particule de

péroglyphe, grain de sable, miette d'immortalité, capable de chanter « d'humbles secrets / chuchotements d'une fourmi à l'autre / captés par toute oreille » (p. 76), et d'accueillir les « mots de l'infime proche chose » (p. 81). Le labeur de la poésie qui amasse « des petits tas de terre » (p. 81), se penche sur « l'objet », « l'intime », « la phrase ensablée / secouée / pour la syllabe vierge sortant de terre » (p. 83), ce labeur permet de traduire l'épigraphe, de laisser s'éveiller « ces bribes / captées au silex des ans [dont] les ailes pulsent et songent / au livre maintenant » (p. 89). Du « on » au « je » au livre, du grain de sable à la planète et au pays se construit l'espace où « le lointain brille proche / l'étoile dans la main (p. 100), espace chanté, « histoire récitée » dans et par lesquels la voix du passé et les rêves d'avenir se fondent en un présent fragile mais réel : « étrange éden ou noces soudain / chant du Québec proche et lointain » (p. 103).

Les textes du « Liminaire » sont des proses qui constituent un véritable « seuil » : ils ouvrent grand la porte du voyage qu'entreprend le poète dans ce pays sans rives qui est un peu comme un lit : « S'y lever pour fouler le sol, tous les sols, demande un souffle, désir de jour, de veille. » (p. 9) Madeleine Gagnon révèle ici, à partir de sa propre expérience, sa vision du parcours à venir, les risques du silence, les respirations brèves et emportées, parfois les enchaînements et les naissances, parfois les séparations, les envols, les voix entendues, celles des pierres, du corps, des choses sans nom. Elle nous convie à partir avec elle à la rencontre « des planètes qui ont une bouche, des lèvres, un ventre qui donne la vie. » (p. 19)

Pour vivre cette rencontre et réapprendre à chanter, il faut affronter avec l'auteure les dangers du vide, les rives mouvantes de l'hier et du demain, fouler comme elle la terre humble où dorment les voix passées et les écouter, entendre leurs rêves, leurs abattements, leurs envols ; parcourir aussi l'infini des continents et des espaces stellaires ; grain de sable, poussière d'étoile, dire « je » et instaurer le présent en naissant. Ainsi la poésie nous redonne à nous-mêmes, terre et parole, promesse et patrie.

Michelle Dubois